

le cas et examine le trépassé. Il le tourne et le retourne, l'entoure de gestes cabalistiques, puis, enfin, retire de sa personne un ver solitaire d'une longueur phénoménale.

Le médecin burlesque explique alors à la foule que le patient était tombé étouffé par ce ténia gigantesque.

Cette harangue terminée, le pseudo-mort se relève subitement, comme dans les *soties* populaires, et se met à danser un cancan échevelé ; le peuple, émoustillé, l'imité en répétant :

Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.
Bim! bam! bim! bam!

Sur ce mot, la fête " officielle ", est terminée. Les pèlerins se débloquent et prennent d'assaut les cabarets du village.

Jusque bien avant dans la nuit, les libations se continuent ; en même temps que les rythmes gaillards des quadrilles, on entend dans tous les coins des fragments de l'air traditionnel.

Telle est cette curieuse coutume qui se renouvelle chaque année et qui fait la joie des environs, à plusieurs lieues à la ronde.

E. BRIXHE.



LA DIFFICILE.

CHANSON LIÉGEOISE.

C'est dans la rue de la Mèneca, Là j'ai si
bien pas-sé mon temps : Il y a trois jeu-nes
fil-les, Tout'les trois fait' à mon gré; La plus
jeun'c'est ma maî-tres-se, Je lui ai mon cœur don-né.

1.

C'est dans la rue de la *Mèneca*
Là j'ai si bien passé mon temps :
Il y a trois jeunes filles,
Tout' les trois fait' à mon gré ;
La plus jeun' c'est ma maîtresse,
Je lui ai mon cœur donné.

2.

Y a son pèr' qui la chagrine,
Ma maîtress' qui m'a quitté.
Moi qui connais la lecture,
Je m'en vais pour m'engager.

3.

Tout en entrant dedans la ville
Le capitain' j'ai rencontré.
En parlant au capitaine
V'la le sergent vient à passer,
Il portait son écritoire
Et du papier pour m'engager.

4.

En allant boire une bouteille,
Charmante belle j'ai rencontré,
Qui se fondait toute en larmes
De me voir(e) engagé.

5.

Oh! qu'avez-vous, charmante belle,
Oh! qu'avez-vous à tant pleurer ?
— On me dit par tout' la ville
Que vous êtes engagé.

6.

Ceux qui vous ont dit ça, la belle,
Vous ont bien dit la vérité.
Nous irons en Angleterre,
Nous irons batt' les Anglais.
Nous metterons pied à terre
Et nous carresse'rons les Anglais(es).

7.

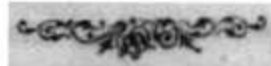
Quand tu seras en Angleterre
M'éciras-tu ton arrivée ?
Mettras-tu dessus(r) ta lettre
Quand tu r'viendras pour m'épouser ?

8.

Pour t'épouser, charman'e belle,
Pour t'épouser, ça n'sera pas.
Tu as fait la difficile
Et à présent, c'est à mon tour.
Adieu donc, charmante belle,
Et adieu donc, c'est pour toujours !

Chanté en 1891, à Voitem (Liège), par *Tontou* (Jeanne) Zuède, épouse Gérard, âgée d'environ 45 ans. — Dans les couplets de quatre vers, la chanteuse supprimait chaque fois la partie de l'air comprise entre les lettres a et b dans la musique — A la première ligne du premier couplet, je pense qu'il faut comprendre : « la rue de la Monnoye ».

O. C.





LES OS DE GRENOUILLE.

I.

Pour se faire aimer d'une femme.



Il faut vous procurer une petite boîte en bois qui ferme bien, et pratiquer dans le couvercle des trous assez larges pour y faire passer une allumette.

Rendez-vous, porteur de la boîte ainsi préparée, au bord d'un ruisseau ou d'un vivier, et tâchez de prendre une grenouille, — d'autres

disent : *ine rin-ne còrette* « une rainette ». Enfermez-la dans votre boîte et placez le tout dans un nid de *tchinhàye* « chien-haie », grosses fourmis noires des bois.

Cela fait, sauvez-vous au plus vite. Car, sitôt que la rainette se sent piquée par les fourmis, elle crie ; et, si vous avez le malheur d'entendre ce cri, vous devenez sourd !

Précisément à cause de ce danger, beaucoup de gens qui ne craignent pas les procédés magiques, ont peur de celui-là.

Après avoir attendu treize jours, vous venez reprendre la boîte, avec la malheureuse petite grenouille dont il ne reste plus que le squelette, poli à souhait.

Dans ces os, on trouve « la Passion du bon Dieu », comme dit le peuple, c'est-à-dire des os dont la forme rappelle l'échelle, les clous, la pince, le marteau, etc., qui ont servi au supplice de Jésus.

Il suffit de garder le bréchet, qui ressemble à une pince, et dont la tête a la forme d'un petit marteau.

Avec la fourche, si vous pincez le vêtement d'une femme, quelle qu'elle soit, elle devient folle de vous, au point de vous suivre « comme un chien ». Et surtout, prenez garde, n'allez pas faire cela par simple jeu, pour vous moquer d'une malheureuse à laquelle vous ne tenez nullement : son amour peut devenir tellement violent qu'elle en mourrait bien sûr.

Si vous ne désirez pas l'épouser, vous devez au plus tôt user du petit marteau : en l'approchant des vêtements de la belle, vous ferez le geste de la repousser en disant : *Lais-me tranquille*.

Aussitôt, le charme se rompra : elle sera délivrée de son mal d'amour, comme vous serez délivré de ses poursuites.

Et vous pourrez aller à d'autres.

Cet étrange procédé magique m'a été signalé à Liège par un vieux campagnard qui connaissait dans son village de *Sawhî* (Sauheid, commune d'Embourg) un malheureux qui, disait-on, était sourd d'avoir entendu *braire li rin-ne* !

Louis WESTPHAL.

II.

Pour évoquer le diable.

On enfouit une grenouille dans un nid de grosses fourmis noires, appelées *maréchaux*.

Lorsque celles-ci ont parfaitement dévoré la chair du batracien, on retire le squelette dont on choisit trois os.

Porteur de ces trois os, et d'une poule noire ou d'un chat noir, on se rend la nuit à un carrefour de chemins croisés, et à minuit juste, on prononce à haute voix les paroles suivantes :

— Au nom du diable, je viens pour lui parler !

Si l'on a réellement choisi les trois « bons » os le diable apparaît aussitôt ; il faut lui parler franchement : plus on demande, plus on obtient.

Si, au contraire, ce qui arrive souvent, les os choisis ne sont pas ceux qu'il faut, le diable reste invisible : il faut recommencer et choisir d'autres os, jusqu'à ce qu'on tombe sur les bons.

Florenville, Luxembourg.

Alfred HAROU.





PATAIPATINAI.

CONTE DU PAYS DE HERVE.

C'esteut one fêye Pataipatinai qui puèrtêve on piou en one lonce.

Au pau pus lon, i intra duvin one mâhon et i det à l'famme :

— *Bondjoû, nosse dame. Nu m' lairiz-ve nê mette mu lonce voci dusqu'à d'main ?*

— *Oh sia ! Pataipatinai, responde l'famme. Tenez, mettez-le là so l'plantche podri l'ouhe.*

I metta su lonce so l'plantche podri l'ouhe et i enne alla.

Mins, quand i fouri st èvôie, one paie qu'esteu intrêye è l'mâhon, potcha so l'plantche, fa toumer l'lonce qui s'drovia, et l'paie magna l'piou.

Lu leddumain au matê, Pataipatinai ruvna.

— *Bondjoû, nosse dame, di st i ; è-ce qu' dju râreûs bê m' lonce ?*

— *Oh ! binamê saint Pataipatinai, di st elle lu famme : à pon-ne èstiz-ve èvôie qu' l'paie a st intré è l'mâhon, a fait toumer l'lonce et a magni l'piou.*

— *Au plaid ! au plaid ! nosse dame, det Pataipatinai.*

— *Oh bê ! dju n' vou nê plaiti nê quèreller, responde l'famme. Prindez l'paie s' enne allez.*

Pataipatinai prinda l'paie et i enne alla.

C'était une fois Pataipatinai qui portait un pou dans une boîte.

Un peu plus loin, il entra dans une maison et il dit à la femme :

— *Bonjour, notre dame. Ne me laisseriez-vous pas mettre ma boîte ici jusqu'à demain ?*

— *Oh si ! Pataipatinai, répondit la femme. Tenez, mettez-la là sur la planche derrière la porte.*

Il mit sa boîte sur la planche derrière la porte, et il s'en alla.

Mais, quand il fut parti, une poule qui était entrée dans la maison, sauta sur la planche, fit tomber la boîte qui s'ouvrit, et la poule mangea le pou.

Le lendemain au matin, Pataipatinai revint.

— *Bonjour, madame, dit-il ; est-ce que je r-aurais bien ma boîte ?*

— *Oh ! bien-aimé saint Pataipatinai, dit-elle la femme : à peine étiez-vous parti que la poule est entrée dans la maison, a fait tomber la boîte et a mangé le pou.*

— *Au plaid (tribunal) ! notre dame, dit Pataipatinai.*

— *Oh bien ! je ne veux ni plaider ni quereller. Prenez la poule si (et) en allez.*

Pataipatinai prit la poule et il s'en alla.

Au pau pus lon, i intra duvins one cinse et i det à l'famme :

— *Bondjoû, nosse dame. Nu m' lairiz-ve nê mette mu paie voci dusqu'à d'main ?*

— *Oh sia ! Pataipatinai, responde l'famme. Mettez-le là è stau so l'pice podri l'vatche.*

I metta su paie è stau so l'pice podri l'vatche et i enne alla.

Mais quand i fou st èvôie, lu paie touma dju dè l'pice, lu vatche rotta d'sus et l'touwa.

Lu leddumain au matê, Pataipatinai ruvna.

— *Bondjoû, nosse dame, di st i ; è-ce qu' dju râreûs bê m' paie ?*

— *Oh ! binamê saint Pataipatinai, di st elle lu famme : à pon-ne estiz-ve èvôie qu' l'paie a toumé dju dè l'pice, lu vatche a rotté d'sus et l'a touwé.*

— *Au plaid ! au plaid, nosse dame, det Pataipatinai.*

— *Oh bê ! dju n' vou nê plaiti nê quèreller, responde l'femme. Prindez l'vatche s'enne allez.*

Pataipatinai prinda l'vatche et i enne alla.

Au pau pus lon, i intra duvins one aute cinse et i det à l'famme :

— *Bondjoû, nosse dame. Nu m' lairiz-ve nê mette mu vatche voci dusqu'à d'main ?*

— *Oh sia ! Pataipatinai, responde l'famme. Mettez-le là è stau adles lu dj'vau.*

I metta s'vatche è stau adles lu dj'vau et i enne alla.

Un peu plus loin, il entra dans une ferme et il dit à la femme :

— *Bonjour, madame. Ne me laisseriez-vous pas mettre ma poule ici jusqu'à demain ?*

— *Oh si ! Pataipatinai, répondit la femme. Mettez-la là dans l'étable sur la perche (traverse) derrière la vache. Il mit sa poule dans l'étable sur la perche derrière la vache et il partit.*

Mais quand il fut parti, la poule tomba bas de la perche, la vache marcha dessus et la tua.

Le lendemain matin, Pataipatinai revint.

— *Bonjour, madame, dit-il ; est-ce que je r-aurais bien ma poule ?*

— *Oh ! bien-aimé saint Pataipatinai, dit-elle la femme : à peine étiez-vous parti que la poule est tombée de la perche, la vache a marché dessus et l'a tuée.*

— *Au plaid ! au plaid ! madame, dit Pataipatinai.*

— *Oh bien ! je ne veux ni plaider ni quereller, répondit la femme. Prenez la vache et partez.*

Pataipatinai prit la vache et partit.

Un peu plus loin, il entra dans une autre ferme et il dit à la femme :

— *Bonjour, madame. Ne me laisseriez-vous pas mettre ma vache ici jusqu'à demain ?*

— *Oh si ! Pataipatinai, répondit la femme. Mettez-la là dans l'étable près du cheval.*

Il mit la vache dans l'étable près du cheval et il s'en alla.

Mais quand i fou st évôie, lu dj'vau pitta l'vatche et li cassa l'djambe.

Lu leddumain au maté, Pataipatinai ruv'na.

— Bondjoû, nosse dame, di st i, è-ce qu dju râreu bê m'vatche?

— Oh! binamé saint Pataipatinai, di st elle lu femme: à pon-ne estiz-ve évôie qu lu dj'vau pitta l'vatche et li cassa l'djambe.

— Au plaid! au plaid! nosse dame, det Pataipatinai.

— Oh bê! dju n'vou nè plaiti nè quèreller, r. sponda l'famme. Prindez lu dj'vau s'enne allez.

Pataipatinai prinda lu dj'vau et i enne alla.

* * *

Au pau pus lon, i intra duv'ns one aute cinse et i det à l'famme:

— Bondjoû, nosse dame. Nu m'lairiz-ve nè mette mu dj'vau voci dusqu'à d'main?

— Oh sia! Pataipatinai, responde l'famme: mettez-le là è stau de dj'vau.

Mains quand i fouri st évôie, lu dj'vau qu'aveu seu grettêve à l'erre. Lu chervante d'à l'cinse prinda lu dj'vau et l'mina au fossé po beure. Et comme il aveut djalé, lu dj'vau rida et s'nêla.

Lu leddumain au maté, Pataipatinai ruv'na.

— Bondjoû, nosse dame, di st i; è-ce qu dju râreu bê mu dj'vau?

— Oh! binamé saint Pataipatinai, di st elle lu femme, à pon-ne estiz-ve évôie qu lu dj'vau aveut seu, lu cher-

Mais quand il fut parti, le cheval donna un coup de pied à la vache et lui cassa la jambe.

Le lendemain au matin, Pataipatinai revint.

— Bonjour, madame, dit-il; est-ce que je r-aurais bien ma vache?

— Oh! bien-aimé saint Pataipatinai, dit-elle la femme: à peine étiez-vous parti que le cheval donna un coup de pied à la vache et lui cassa la jambe.

— Au plaid! au plaid! madame, dit Pataipatinai.

— Oh bien! je ne veux ni plaider, ni quereller, répondit la femme. Prenez le cheval et partez.

Pataipatinai prit le cheval et partit.

* * *

Un peu plus loin, il entra dans une autre ferme et il dit à la femme:

— Bonjour, madame. Ne me laisseriez-vous pas mettre mon cheval ici jusqu'à demain?

— Oh si! Pataipatinai, répondit la femme: mettez-le là dans l'étable du cheval.

Mais quand il fut parti, le cheval qui avait soif grattait à terre. La servante de la ferme prit le cheval et le mena au fossé pour boire. Et comme il avait gelé, le cheval glissa et se noya.

Le lendemain matin, Pataipatinai revint.

— Bonjour, madame, dit-il; est-ce que je r-aurais bien mon cheval?

— Oh! bien-aimé saint Pataipatinai, dit-elle la femme; à peine étiez-vous parti que le cheval avait soif, la

vante l'a miné au fossé, i aveu djalé, lu dj'vau a ridé et s'a nêyâ.

— Au plaid! au plaid! nosse dame, det Pataipatinai.

— Oh bê! dju n'vou nè plaiti nè quèreller, responde l'famme: prindez l'chervante s'enne allez.

Pataipatinai metta l'chervante au sêche, tapa l'sêche à ses reins et i enne alla.

* * *

Au pau pus lon, i intra duv'ns one mâhon et i det à l'famme:

— Bondjoû, nosse dame. Nu m'lairiz-ve nè mette mu sêche voci dusqu'à d'main?

— Oh sia, Pataipatinai, responde l'famme: mettez-le là podri l'ouhe.

I metta su sêche podri l'ouhe et i enne alla.

A l'nute, lu femme aveut fait de l'bolêye po soper. Et, comme el'e aveut baicôp des êfants, quand elle cût d'né à chaque one achette du bolêye, el'e dumanda:

— Enne avez-ve turtos?

— A-i, brêyât tos les êfants.

— I n'a pus qu'mi, dêrit l'chervante, qu'esteut è sêche.

On alla vêye è sêche podri l'ouhe, on trova l'chervante, on l'fa v'ni fou, et on metta è l'plêce on grand tché d'bierdjî sicêr mêlchant.

Lu leddumain au maté, Pataipatinai ruv'na.

— Bondjoû, nosse dame, di st i, è-ce qu dju râreu bê m'sêche.

— Oh a-i, Pataipatinai, di st elle lu femme: prindez-le, volla là podri l'ouhe.

servante l'a mené au fossé, il avait gelé, le cheval a glissé et s'est noyé.

— Au plaid! au plaid! madame, dit Pataipatinai.

— Oh bien! je ne veux ni plaider, ni quereller, répondit la femme: prenez la servante et partez.

Pataipatinai mit la servante dans un sac, jeta le sac à son dos et partit.

* * *

Un peu plus loin, il entra dans une maison et il dit à la femme:

— Bonjour, madame. Ne me laisseriez-vous pas mettre mon sac ici jusqu'à demain?

— Oh si, Pataipatinai, répondit la femme: mettez-le là derrière la porte.

Il mit son sac derrière la porte et il partit.

Au soir, la femme avait fait de la bouillie pour souper. Et, comme elle avait beaucoup d'enfants, quand elle eut donné à chacun une assiette de bouillie, elle demanda:

— En avez-vous tous?

— Oui, crièrent les enfants.

— Il n'y a plus que moi, dit la servante qui était dans le sac.

On alla voir dans le sac derrière la porte, on trouva la servante, on la fit sortir, et on mit à la place un grand chien de berger fort méchant.

Le lendemain matin, Pataipatinai revint.

— Bonjour, madame, dit-il, est-ce que je r-aurais bien mon sac?

— Oh oui, Pataipatinai, dit la femme: prenez-le, le voilà là derrière la porte.

*Pataipatinai prinda l'sèche, lu
m'la so les reins et i enne alla.*

**

*Mains, avon les vômes, lu tché qu'es-
tout è sèche, grettève Pataipatinai
duvins les reins.*

*Cichal, pinsant qu c'esteut l'cher-
vante, li det :*

— *Vousse tu tère tranquille, ou bé
dju l'bauhe!*

Mains l'tché l'grettève todis.

*Ça fait qu'i metta lu sèche à l'erre,
i èl duloïa po bauhî l'chervante.*

*Mains l'tché potcha foû dè sèche et
stronla Pataipatinai!*

Conté dans mon enfance par feu M. Jeholet, de La Minerie (Thimister), né en 1787, et qui tenait le conte de son grand-père. — L'expression : *Binamé saint Pataipatinai*, qui se retrouve plusieurs fois dans le conte, est d'une forme toute populaire; le peuple fait intervenir dans ses exclamations une foule de « bienaimés saints » tout aussi peu authentiques que celui-là. Exemple : *Binaméye sainte Fresse, cowe et tot* « bienaimée sainte-Brosse, queue et tout » c'est-à-dire manche compris!

Jean DEQUELDRE.



Pataipatinai prit le sac le mit à son dos et il partit.

**

Mais, en chemin, le chien qui était dans le sac, grattait Pataipatinai dans le dos.

Celui-ci, pensant que c'était la servante, lui dit :

— *Veux-tu te tenir tranquille, ou bien je t'embrasse!*

Mais le chien le grattait toujours.

Ça fait qu'il mit le sac par terre, il le délia pour embrasser la servante.

Mais le chien sauta hors du sac et étrangla Pataipatinai.

NOTES ET ENQUÊTES.

6. **M. de la Bourlotte.** — Nous avons recueilli deux nouvelles variantes de cette chanson, publiée dans l'avant-dernier n^o, p. 36-8 et dont nous avons reparlé dans le n^o de mars, p. 55-6.

L'une de ces variantes était chantée à Huy, il y a une quarantaine d'années, sur le même air que nous avons publié. Au lieu de revenir de Lausprelle, on revient dè l'Noûve-Vêye (La Neuville-sous-Huy) et, au lieu de « descendre sur Couillet », on descend « dedans les prés ». On voit que c'est toujours le même système d'adaptation.

L'autre variante, plus curieuse assurément, nous a été communiquée par notre ami M. Edm. Etienne, de Jodoigne, qui l'a insérée dans sa jolie pièce : *Nos marians Cadie.*

En voici le texte complet, revu par M. Etienne :

1.

*L'onte jou en r'vénant d'Hauspré
Dichinlant l' Bwès Suppliant,
Dj'a vèieu one belle djône fêie
Que m'rev'neuve cor assez bé;
Dje li a d'mandé : Belle,
Belle què fiox vaiceu
Au metant d'vosse pacheu
Waitant par-ci, par-là,
Se vos n'veïoz ni Jean-Nicolas,
Tra, la, la, etc.*

2.

*Dje n'sos ni bia, belle bauchelle,
Mains dj'a des bias viz patacons;
Avou me, vos l'aroz bé belle :
Dj'èn a plein on vi tchaudron
Belle, se vos voloz m'ainmer
Et que vos voloz v'marier
Dje n'demandro ni mia
Dje vos ainme assez po ça.
Tra, la, la, etc.*

3.

*Belle n'estoz ni se jarouche,
Waitix-me one miette en passant
Vos veuroz qu' dj'a-t-one belle grande bouche
Et tot l'reste à l'advenant.
Dje n'sos ni lon d'avaur ce
Dje sos d'Petbaie, de d'vai ce,
Mains s'vos n'voloz ni dj' m'è va
Dje n'pinse ni co moreu po ça,
Tra, la, la, etc.*

4.

— *Waite don c'te-la qu' l'est drôle
Vos l'la béton attellé!
Te froz mia d'aller à scole
Car te n'ès qu'one affronté
Waitix bé : passez vosse vôte,
Autremint v's aroz de m'mwin
Et dj' vos appel'ré grand via
Ad'vènez de ç'façon là.
Tra, la, la, etc.*

Cette chanson était très populaire, il y a plus de soixante ans déjà, à *Petbaie* « Piétrebaie », petit village près Jodoigne. Les lieudits « Bois-Suppliant » et « Hauspré » cités dans le premier couplet sont restés inconnus à M. Etienne, malgré ses recherches. On remarquera en outre que les deux

derniers vers de la chanson n'ont aucun sens, quoique traditionnels sous cette forme.

Toutes ces variantes témoignent de la popularité de la chanson, et, par leurs imperfections, constituent autant de preuves en faveur de l'emprunt à un texte étranger plus ancien.

Or, un heureux concours de circonstances, dû à une coïncidence curieuse, est venu nous fixer définitivement sur l'origine de ce prototype.

Le jour même où paraissait notre dernier n^o, M. Camille Quenne, journaliste en votre ville, a fait au *Cercle des Après-dînées wallonnes* de Liège, une conférence du plus haut intérêt, sur les poètes wallons de Charleroi.

Il a parlé notamment de Nicolas Boiron, fabricant de bas, né à Charleroi le 20 novembre 1779, à qui il fut donné de fixer à peu près définitivement l'idiome local jusqu'alors très variable, et composé d'un mélange mal défini de français, de liégeois, de montois et de namurois. Ce chansonnier populaire avait pris l'habitude d'aller, le dimanche, de village en bourgade, s'installer sur les grand'places où, pendant que son frère Remy crinçrinait un menuet, il s'appropriait à chanter ses vers adroitement coulés, sur des airs qu'il arrangeait ou composait lui-même. C'est ainsi que ses chansons sur l'*art d'amour* se répandirent dans le pays : « Nos aïeux, dit un journal local, quand ils voulaient animer une réunion, reprenaient dans leurs calepins ces couplets, parfois un peu risqués, mais toujours joviaux... Les vieux, les très vieux, se rappellent encore sa chanson : *En deskindant pa d'sus Couyet*, que toute la jeunesse répétait dans le premier quart de ce siècle. » Elle atteignit le summum de la vogue vers 1815. Depuis lors, elle s'est à peu près perdue.

M. Quenne, qui s'est livré dans son pays natal, à une longue et fructueuse enquête sur les mœurs et coutumes et sur la poésie wallonne, a été assez heureux pour retrouver, par la voie orale, le fragment suivant que, par une heureuse inspiration, il a intercalé — et chanté — dans sa conférence :

1.

L'ante djou en r'enant d'Lausprelle,
Deskindant pa d'sus Couyet
Dj'ai rincontré n'belle bauchelle
Qui m'è r'venet bé assez (bis)
Dj'ai d'mandé : Qui f'aisez là
Au mitant d'nosse patchi,
Waltant par-ci, par-là,
Attendez Djean ou Colas ?
Djè n'su né bia, belle bauchelle,
Mais dj'ai des bias patagons
Aré mi vos l'ariz belle !

Djé n'ai plein tu vi tchoudron
Djè vos tu prie, passez vosse chemin
Ou sinon v's avez de m'mwin
Ça vos apprendra grand via
A parler ainsi d'coula.

2.

Lx l'solia qui va s'coutchi
Vos n'saurez gagni Goch'lies
El n'nut vos surprindra,
Vos vos pierdrez t'avau là.

.....

Ce fragment, que M. Quenne n'a pu retrouver qu'à grand'peine, lui a été

chanté sur un air assez déformé, qui n'a guère de rapport avec le nôtre, comme l'indiquent suffisamment le nombre des vers et la coupe de certains.

Notre excellent confrère, à l'obligeance de qui nous devons de si intéressants détails, a été d'abord très surpris de retrouver dans notre recueil, ci-dessus p. 86-88, la chanson du vieux Boiron, si loin du pays d'origine.

Le texte en question a été recueilli, il y a environ quarante ans. M. Quenne est prêt à l'admettre comme authentique, à part quelques détails de langue, qui peuvent s'être modifiés en passant d'une copie à l'autre. La date « mil sept cent freude biche » a d'ailleurs quelque chose de séduisant, Boiron étant né, comme nous l'avons dit, en 1779.

La culture du wallon n'ayant jamais été populaire à Charleroi, il n'est pas étonnant que l'œuvre de Boiron y ait à peu près complètement disparu, comme le prouvent plusieurs textes réunis par M. Quenne.

Il s'en est fallu de bien peu que le souvenir de Boiron lui-même ne vint à se perdre. N'étaient deux ou trois articulets de journaux que bien peu de carolorégiens ont songé à découper; n'étaient surtout les recherches de M. Quenne et l'occasion qui lui fut donnée, grâce aux *Après-dînées wallonnes*, de signaler les quelques auteurs qui ont illustré le dialecte de Charleroi, nous aurions toujours ignoré l'origine de cette curieuse chanson.

Cette origine, à présent, ne peut plus faire de doute; il est cependant très plausible de croire que Boiron ne fit qu'imiter un genre populaire longtemps avant lui, dont nous avons publié t. I, pp. 18, 28 et 138 divers spécimens incontestablement folkloriques; ce genre fut d'ailleurs, comme nous l'avons rappelé, ci-dessus p. 56, exploité de différentes manières par nos littérateurs en dialecte.

Tout en remerciant notre aimable confrère, M. Quenne, nous rendons à Boiron ce qui lui appartient, sans regretter le moins du monde la publication d'une chanson dont nous ne pouvions reconnaître *a priori* que le caractère semi-populaire. Jos. D.

7. Un curieux règlement. — Jusqu'en ces dernières années, les jeux des enfants sur les places publiques de Liège étaient fort souvent entravés par des policiers à l'humeur chagrine, rigides observateurs d'une consigne cruelle, qui les portait à empêcher une foule de distractions enfantines, par crainte d'accidents causés par les jouets ou de prises de corps entre les petits joueurs. Le peuple a même conservé dans une sorte de *spot*, le souvenir du type de ces sergents grincheux. *Fer bayé*, c'est faire *banco*, comme on dit, ou : brusquement gagner, ramasser tout. Ce dicton fait allusion à un ancien agent de police de la ville, nommé Bailly, qui sous prétexte que les règlements prohibent les jeux de hasard, ne manquait jamais de faire main basse, non seulement sur l'argent des mises, mais sur les billes et les autres jouets généralement quelconques.

Il y a deux ou trois ans, le Bourgmestre de Liège a pris un arrêté, qui, renouvelé en date du jeudi 29 mars dernier, « porte à la connaissance des habitants

„ que les enfants peuvent se livrer aux jeux du cerceau, du bâtonnet ou de la
„ brise, de la boule, de la toupie, etc., sur les places et promenades ci-après
„ désignées :

1^{re} division (Centre) : le terre-plein de la place St-Lambert ;

2^e division (Sud) : le terre-plein du boulevard de la Sauvenière, depuis la rue des Bégards
jusqu'à la rue du Pont-d'Avroy ;

3^e division (Sud) : les terre-pleins de l'avenue Blondin, du boulevard Piercot, depuis la
rue de l'Evêché jusqu'à Charlemagne et la place des Franchises ;

4^e division (Ouest) : les places des Arzis et du Flot, le terre-plein de la rue Hocheporte,
vis-à-vis de l'école, et le pré Bidaut ;

5^e division (Nord) : la place Maghin, la promenade St-Léonard, l'allée principale du quai de
Coronmeuse et de la place Crève-Cœur ;

6^e division (Est) : le boulevard de la Constitution, la place Delcour et la place Sainte-Barbe ;

7^e division (Est) : le quai de la Boverie entre le pont suspendu et le pont de Huy ; la place
du Parc et le quai Sous-l'Eau.

„ Les jeux dont il s'agit continuent à être interdits ailleurs qu'aux endroits
„ ci-dessus renseignés. Ils ne sont permis nulle part sur les trottoirs. Le jeu
„ du cerf-volant reste entièrement prohibé, les cerfs-volants pouvant s'accro-
„ cher aux fils téléphoniques et télégraphiques et produire de la perturbation
„ dans les services publics par suite des contacts. „

On remarquera que cet intéressant règlement, qui consacre aux récréations
enfantines la plupart des endroits publics de quelque étendue, porte le protec-
tionnisme folklorique jusqu'à admettre les noms populaires liégeois des jeux
de la brise (bâtonnet), de la boule (grosse balle en caoutchouc), et de la toupie.

On désigne indifféremment sous ce dernier nom, dans le français de Liège,
deux jouets assez différents. D'abord la vraie " toupie " ronflante, dite d'Alle-
magne, que l'on fait tourner en déroulant vivement une ficelle tournée autour ;
on la nomme en wallon *campinaire*, à cause de la grande popularité dont
jouissent en Campine, pays flamand, les joutes de toupies ; ensuite, *li*
tournai, dont le mouvement est entretenu à l'aide d'un petit fouet, et qu'on
nomme en France un " sabot ".

Le jeu du *tournai*, pour être plus mouvementé, est resté l'amusement favori
de nos gamins des rues qui ne manquent pas de le reprendre chaque année
vers la seconde quinzaine du mois d'avril, après les courses de cerceaux.

Il est à espérer que les policiers ne s'autoriseront pas du double sens du mot
" toupie " réglementaire, pour prohiber le joyeux *tournai* liégeois au profit
des majestueuses ronfleries du *campinaire* " exotique " !

O. C.



AVRIL.



LE « TCHAUDIA » A BOIS-D'HAINNE.

CANTON DE SENEFFE, HAINAUT.



A même cérémonie à la fois solennelle et burlesque
termine chaque année à Bois-d'Haine, depuis un
temps immémorial, les festivités de la *ducasse* qui
tombe le 24 juin, jour de la St-Jean-Baptiste.

Le *tchaudia* ou *caudia* est un breuvage populaire
nommé à Liège *trûlêye* ; on en boit à plusieurs
époques de l'été dans différentes contrées du pays

wallon. Ce « chaudeau » est fait de lait bouilli avec des jaunes
d'œufs, des « mastelles » ou autres petits gâteaux, ou bien encore
du pain d'épices brunâtre — qui, délayé, donne au chaudeau une
coloration déconcertante.

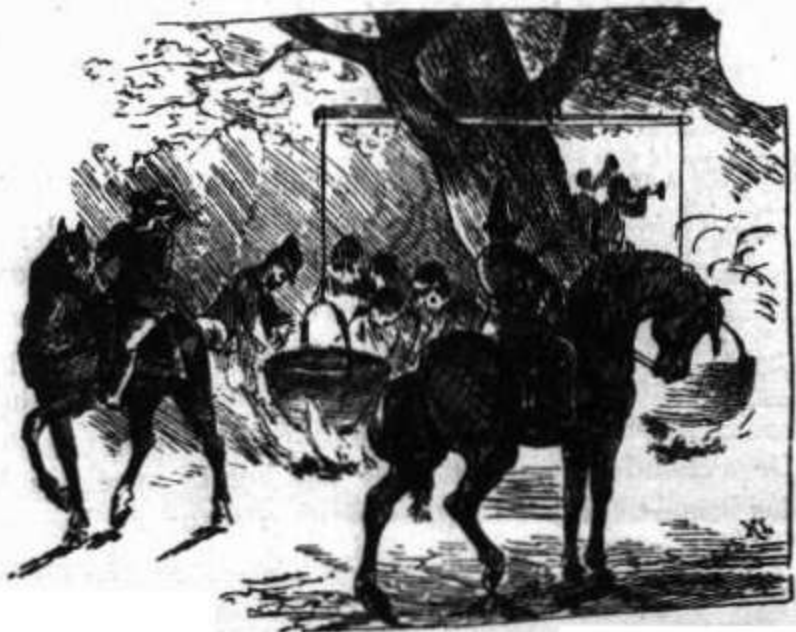
L'originalité de la fête de Bois-d'Haine réside tout entière dans
une étrange mise en scène que l'on n'a pas retrouvée ailleurs.

Chaque année, le mardi de la *ducasse*, dès le matin, un cortège
burlesque se forme au centre du village, précédé d'un corps de
musique, et composé d'habitants diversement costumés, les uns
allant à pied, les autres à cheval ou à baudet. Il parcourt la localité,
pénètre dans la cour des fermes, s'arrête à la porte des maisons, où
on lui donne, soit du lait en plus ou moins grande quantité, soit de
la monnaie qui servira à solder les frais de la cérémonie. Cette
promenade dure jusque bien tard dans l'après-midi. Au crépuscule,
on s'en revient triomphalement sur la place du village.

Là, les étrangers admirent un énorme marronnier qui fait la
gloire de cette jolie localité. Le tronc de cet arbre séculaire mesure,
à hauteur d'homme, plus de quatre mètres de circonférence, et
l'ombre qu'il porte atteint vingt mètres de diamètre.

C'est autour du marronnier qu'afflue la foule en cet instant,
et le vieux garde-champêtre a grand-peine à garder l'enceinte
réservée aux opérateurs du *tchaudia*.

Sur une maîtresse branche du marronnier, ceux-ci fixent en équilibre une pièce de bois quelconque, ou mieux un palonnier de charrette, sorte de traverse en frêne à chaque extrémité de laquelle pend une chaîne terminée par un crochet. On suspend à chacun des crochets un grand chaudron plein du lait récolté : tout l'appareil ressemble à une énorme balance.



Cela fait, le cortège se remet en marche et va chercher avec une sage et méthodique lenteur les différents ingrédients, les *couques*, le sucre, qui doivent entrer dans la composition du chaudeau, sans oublier les fagots et le feu.

Après cette série de sorties et de rentrées, les marmitons burlesques sont chargés de préparer le précieux breuvage et de mettre le feu aux bûches, qui flambent aux accents populaires de la *Brabançonne* ! Le lait se met à cuire ; les travestis dansent en rond en chantant l'air du *tchaudia* qu'accompagne la musique, tandis que les cavaliers font caracolier leurs chevaux et ruer leurs baudets. Cependant, les marmitons ont fort à faire pour repêcher les feuilles grillées, les malheureuses chenilles et les chrysalides asphyxiées qui tombent du marronnier dans la soupe brûlante.

Le chaudeau cuit à point, les grandes louches plongent dans les fameux récipients et remplissent un premier pot de lait. Cette primeur est destinée au curé de l'endroit. Le pot est suspendu à une

tinette de brasseur, et la musique et le cortège tout ensemble lui font escorte jusqu'au presbytère.



Le pasteur reçoit dignement ses joyeux paroissiens, prononce un petit speech d'usage et goûte le doux chaudeau qu'il ne manque pas de trouver excellent.

On s'en revient ensuite sur la place, et c'est alors à qui en veut. Les récipients les plus variés se tendent avidement vers la louche des marmitons affolés. Le spectacle est inénarrable. En quelques minutes, les deux chaudrons se vident et la foule boit avidement le précieux nectar.

La cérémonie se termine par des danses tout à fait modernes, autour d'un beau kiosque brillamment décoré et éclairé à giorno.

Pour expliquer l'origine de cette curieuse fête du *tchaudia*, les lettrés du pays font valoir les détails suivants qui, paraît-il, sont extraits de leur histoire locale.

Bien avant 1789, Bois-d'Haine était un tout petit hameau, formant avec Fayt une seule paroisse. Depuis 1815, ce village dépendait de l'Abbaye de Bonne-Espérance. Les moines Prémontrés de cette célèbre abbaye firent bâtir en 1764 une magnifique ferme, destinée à abriter le desservant, et qui constitue encore le presbytère actuel. Celui-ci a conservé à l'intérieur son aspect antique. Une immense grange s'étend à l'aile gauche du bâtiment. Le moine desservant Bois-d'Haine avait pour mission de veiller aux intérêts religieux des habitants et de percevoir la dîme, dont les produits venaient s'entasser dans cette grange.

La kermesse du village ayant lieu fin juin, à la Saint-Jean, les opérations de la dime étaient proches. D'ailleurs, les moines, on le sait, ne dédaignaient point de se mêler à la foule de leurs vassaux, les jours de fête, soit pour mieux les surveiller, soit pour sympathiser de plus près avec eux, soit pour se récréer eux-mêmes.

Ils offraient donc, le lundi de la *ducasse*, sur la place paroissiale, en dessous du gigantesque marronnier qui fait la gloire du village, un déjeuner public où tous les habitants et les invités de ceux-ci venaient faire ripaille.

Le lendemain matin, les paysans, ne voulant pas être en dette d'amabilité envers leurs seigneurs et maîtres, s'en allaient processionnellement de censes en métairies, recueillir le lait qu'on voulait bien leur offrir. Puis, dans un immense chaudron, on faisait bouillir, sous le marronnier séculaire, le produit de la collecte. Avec force cérémonies, on allait ensuite offrir au desservant la première portion du bol. C'est pour cette raison que le curé du village a conservé le privilège d'être servi le premier de tous les gens de la commune. Après cela, tous les habitants étaient tenus de faire honneur au chaudron, en absorbant une écuelle du brouet. La fête se terminait par des danses mouvementées autour du grand chaudron et du gros marronnier.

Comme on le voit, ces souvenirs historiques ne sont que la relation d'un état ancien de l'usage. Il nous semble hasardé d'affirmer que ce soit uniquement pour rendre une politesse aux moines que l'on ait imaginé cette mise en scène typique. Il était tout à fait naturel que l'on gardât les premières gorgées du doux chaudron pour le chapelain de la paroisse. A ce point de vue, les idées n'ont pas changé. Il y a quelques années, les libéraux de Bois-d'Haine ayant voulu "laïciser" la coutume, ont rencontré la plus vive opposition et, sans grand succès, une polémique violente s'est poursuivie à cette occasion dans un certain nombre de journaux.

SOURCES : *Gazette de Nivelles*, 8 juillet 1888. *Gazette de Charleroi*, 2 février 1893. Communications écrites de M^{lle} Collin et de M. Edmond Etienne. Article de M. Jules LEMOINE dans son volume *Le Folklore au pays wallon*. 2^e édition, Gand 1892, pp. 36-7.

Les deux gravures qui accompagnent le présent article sont extraites de l'ouvrage de M. Jules LEMOINE. Tous nos remerciements à notre aimable confrère et à son éditeur M. Vanderpoorten. Nous profitons de l'occasion pour recommander ce livre qui contient de jolies relations et des renseignements utiles.

O. COLSON.



LE JOUR DES ROIS.

Voir la table du tome I^{er}.

VI.

La ronde des Trois Rois.



Melchi- or et Baltha- zar Ont quitté l'A- frique, Ont quitté l'A-



frique, Melchi- or et Balthazar Ont quitté l'Afrique Avec le roi Gas- pard.

1.

Melchior et Balthazar
Ont quitté l'Afrique (*bis*)
Melchior et Balthazar
Ont quitté l'Afrique
Avec le roi Gaspard.

2.

Ils sont tous les trois partis
A la belle étoile
Qui les a conduits.

3.

Ils sont tous les trois venus
Dedans une étable
Qu'ils ont reconnue.

4.

A Jésus le tout puissant
Dirent la prière,
Genou fléchissant.

5.

Le premier offrit de l'or,
Paro' qu'il était riche
De cent millions d'or.

6.

Le deuxième offrit l'encens,
Le dernier, la myrrhe (*bis*)
Le deuxième offrit l'encens,
La dernière, la myrrhe
Pour le bel enfant.

Chanson, notée par O. C., très populaire chez les fillettes à Liège, où elle sert fréquemment de ronde. Signalée, sous des versions moins complètes, également comme rondes : à Charleroi (M. J. R.) et à Dinant (M^{lle} Cécile B.); comme chanson de quête : à Stavelot (M. Louis Detrixhe) et à Beaufays (M. Edouard Monseur). — Des chansons telles que celle-ci doivent, au moins dans les villes, le renouvellement constant et l'étendue toujours plus grande de leur vogue, ainsi que certains détails trop corrects ou littéraires, à l'influence des religieuses-institutrices, qui les apprennent ou les recommandent à leurs élèves.



LE BERGER MAGICIEN.



Le berger, dont la légende est surtout populaire dans le Condroz, passe pour être l'auteur de véritables miracles. On lui attribue en bloc la plupart des « tours » de magie qui se racontent d'ailleurs parfois isolément. Ces faits sont connus dans tout le pays de Liège. Certains paysans vous diront que leur père ou leur grand-père en ont été témoins.

Seulement, le nom du héros varie selon les lieux. Dans le Condroz, on l'appelle *Bèlem*, en Hesbaye, *Pâquay-Hawî* ou *Hawette*, et aux environs de *Theux*, *Brièmont*. C'est cependant bien le même personnage, car plusieurs légendes sont communes à ces différents types.

Partout, l'on constate que le berger « s'était donné » au diable. A Ramet, la légende ajoute qu'il s'en repentit et que, pour faire pénitence, il s'imposa de loger chaque nuit sur une échelle, pendant dix années. A Lincé, on raconte que, sur son échelle, il était en compagnie d'une poule noire. A minuit, le démon reprenait son empire et sa forme réelle : il battait Bèlem et le torturait de telle façon qu'on entendait le vieux berger se débattre et se plaindre, en répétant d'une voix dolente : « Laisse-moi tranquille ! laisse-moi tranquille !... »

Voilà ce qui se passait à minuit sur l'échelle.

Mais, en tout autre temps, Bèlem était capable d'une foule de choses extraordinaires qui réussissaient toujours à merveille.

On montre encore, paraît-il, d'énormes pierres dans lesquelles le sorcier enfonça de larges cloux aussi facilement que dans de la pâte.

Lorsque Bèlem conduisait son troupeau à la pâture, c'était toujours le long des chemins et des sentiers, parmi les champs ; et, chose étrange, les brebis ne quittaient jamais l'herbe maigre des talus

pour l'abondante végétation des prairies. A ceux qui s'étonnaient de cette chose extraordinaire et en demandaient la raison, le sorcier jetant sa houlette par terre répondait : « Mettez le pied sur ma houlette, et vous verrez ». Ceux qui osèrent, virent, paraît-il, une multitude de petits hommes rouges, armés de marteaux avec lesquels ils frappaient au museau la bête qui voulait s'éloigner, tentée par l'herbe voisine.

A Lincé, on raconte cependant que, parfois, Bèlem faisait entrer ses brebis dans les pâtures des autres fermiers, pour épargner celles de son maître ; il les laissait paître pendant plusieurs heures. Quand les moutons sortaient, il était impossible de s'apercevoir que l'on avait passé par là.

On prétend à Milmort en Hesbaye que le berger vivait pendant « la grande guerre ».

A cette époque, les soldats erraient débandés dans les villages, volaient des brebis et faisaient en pleine campagne de grands feux pour cuire le fruit de leurs rapines. Le sorcier, à leur approche, changeait ses moutons en taupinières ou en tas de fumier. Et les soudards étaient très étonnés et fort marris de voir un berger sans moutons. C'est ainsi que tout le troupeau fut maintes fois épargné.

Notre Bèlem se vengeait cruellement de ceux qui manquaient d'égards envers lui. On raconte qu'un jour une jeune fille très bien mise vint à passer près de lui et dédaigna de le saluer. A peine avait-elle parcouru quelque cent mètres qu'elle sentit de grandes démangeaisons au sommet de la tête : c'étaient des milliers de poux. Elle s'en revint en pleurant. Lorsqu'elle repassa près de Bèlem, celui-ci demanda le motif de sa désolation. Elle le lui expliqua. Alors Bèlem fit un grand geste et dit : « Continue ton chemin, et n'oublie plus de saluer Bèlem ». La vermine avait disparu !

Le berger magicien était bon et compatissant envers les faibles et les enfants. Un jour, une pauvre fille vint répandre du fumier sur un terrain proche de celui où Bèlem faisait paître ses brebis. Elle se lamentait en disant que ce travail demanderait trois longues journées, que son maître la traiterait de paresseuse. Bèlem, s'approcha et, sur un signe de lui, le fumier fut répandu sur tout le terrain.

On dit aussi que Bèlem était toujours accompagné d'enfants qu'il amusait par de jolis tours de magie. Parfois, il faisait courir dans un petit terre-plein des chevaux minuscules en chair et en os,